Zimbabwe Today

22 Février > 29 Mars 2024

Vernissage 22 Février - 18h30

Photographie
Peinture
Sculpture

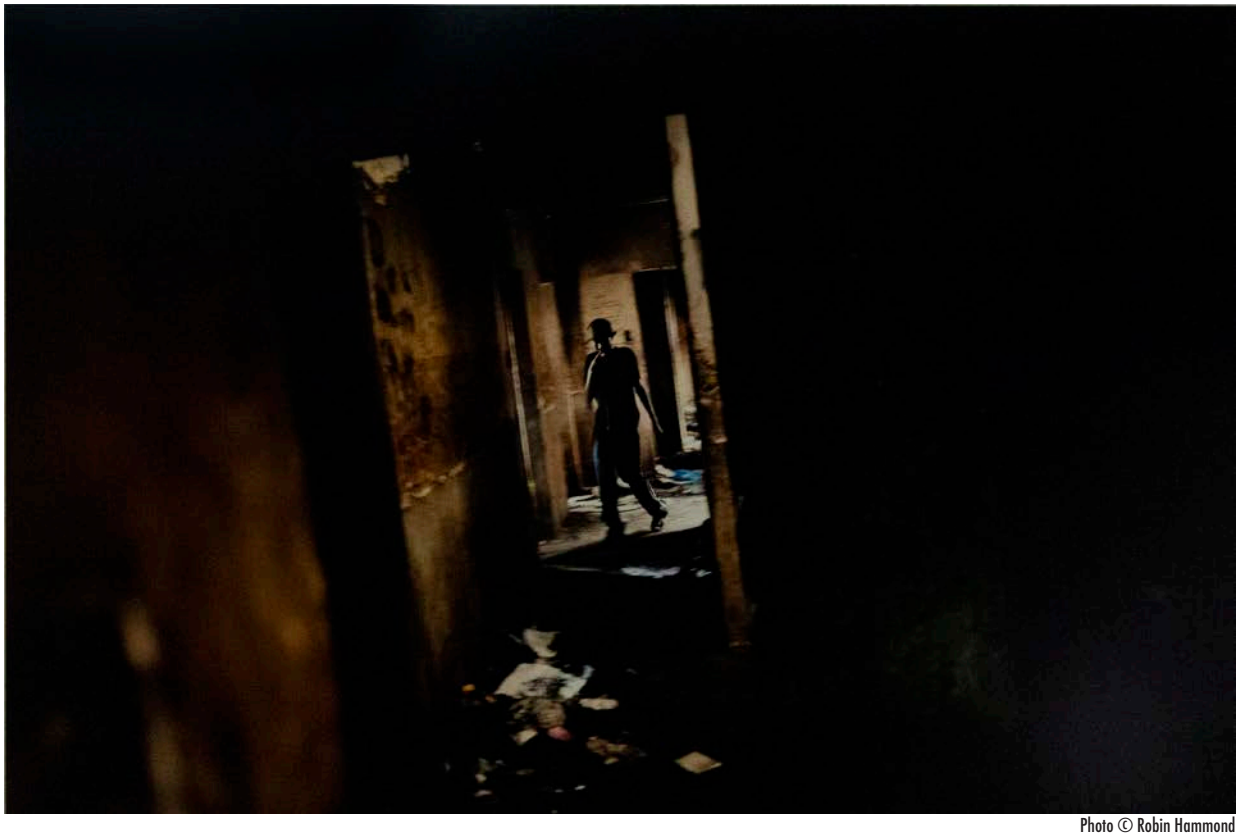


Photo © Robin Hammond

Robin HAMMOND
Suzanne PORTER
Davina JOGI
Lucy BRODERICK
Jan STEGEMAN

Duncan WYLIE
Rashid JOGGEE
Barry BICKLE
Chiko CHAZUNGUZA
Olivier SULTAN

Colleen MADAMOMBE
Lazarus TAKAWIRA
Witness BONJISI
Brighton SANGO

Galerie Art-Z

27 rue Keller
75011 Paris

06 63 24 42 22

art-z

"Si je me tais, tu seras silence.
Si je ne dis rien,
tes blessures seront nommées silence"

- Chenjerai Hove: "A poem for Zimbabwe" -

Les oeuvres présentées dans cette exposition offrent un panorama de la création contemporaine au Zimbabwe, et permettent de saisir les multiples visages d'un pays complexe et qui évolue rapidement.

Les photographies de Robin Hammond (qui a payé son reportage au Zimbabwe, présenté ici, de deux emprisonnements successifs), ainsi que celles de Davina Jogi et de Suzanne Porter, apportent un éclairage certes difficile et cru, mais qui reflète malheureusement la situation politique et économique actuelle : celle d'un pays qui fut un temps le "grenier de l'Afrique australe", et qui est descendu dans les affres de la dictature et de la corruption généralisée.

Les sculptures en pierre serpentine évoquent la longue tradition de la culture shona, tandis que les dessins et tableaux de Rashid Jogee et de Duncan Wylie illustrent les tourments d'esprits libres dans une nation policée.

Le Zimbabwe est indépendant depuis 44 ans.

Robert Mugabe – au pouvoir de 1980 à 2017 – , puis son successeur Emmerson Mnangagwa, ont conduit ce pays doté de ressources abondantes et à l'avenir prometteur au chaos et à la pauvreté.

Les premières années d'indépendance (1980–1990) connaissent un espoir immense et partagé par toutes les couches sociales du pays. Les secteurs de l'éducation et de la santé sont alors exemplaires, et les Zimbabwéens osent croire à un avenir radieux.

Peu à peu, une implacable logique d'accaparement par la junte au pouvoir se met en place.

Robert Mugabe, homme extrêmement cultivé, et qui manie un anglais exemplaire, est fasciné par la culture britannique. Il donne le change au niveau international. Il arrive, les première années de son règne, à escamoter son génocide commis dans le Matabéléland, et qui fit 20.000 victimes au début des années 1980, sous les ordres de son bras droit, Emmerson Mnangagwa (aujourd'hui président du pays), et de la "cinquième brigade", entraînée par les Nord-coréens.

Qu'ils soient peintres, photographes ou sculpteurs, les artistes de ce pays n'ont jamais cessé de transmettre un regard critique. Cette exposition leur rend hommage, ainsi qu'à tous les habitants de cette nation.

La Maison des pierres :

Pays au passé glorieux, coeur du Royaume du Monomotapa, le Zimbabwe possède une richesse culturelle exceptionnelle.
"Zimba-bwe" signifie en shona : les "maisons de pierre"

"Deux vrais amis vivaient au Monomotapa :
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre :
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre "

- Jean de La Fontaine, 1678 -

Olivier SULTAN
Galerie Art-Z

ROBIN HAMMOND

Robin Hammond a étudié la photographie pendant deux années à la Wellington School of Design en Nouvelle-Zélande dont il sort diplômé en 2001. Il travaille brièvement au New Zealand Listener avant de s'installer dans le nord de l'Angleterre où il trouve un emploi dans une agence photographique.

Le Prix Carmignac du photojournalisme obtenu en 2011 pour "Condamnés – La santé mentale dans les pays africains en conflit", lui a permis de poursuivre son projet photographique sur la vie au Zimbabwe sous la présidence de Robert Mugabe. Ce travail au long cours a été exposé à Paris en 2014, et a été l'objet de son premier livre "Vos blessures seront nommées silence". Il a été exposé aux Rencontres d'Arles, à Milan, Rome et Cologne et a été publié dans le magazine National Geographic.

En 2014, il fonde Witness Change, une organisation à but non lucratif qui travaille à "mettre fin aux violations des droits humains des communautés marginalisées grâce à la narration visuelle".

Il photographie la vie à Lagos pour l'histoire "Africa's First City", qui est publiée dans le numéro de janvier 2015 du National Geographic et qui fera l'objet d'un livre "My Lagos" en 2016.

Pour son projet "Where Love is Illegal" publié en juillet 2015 dans le National Geographic, dans lequel "il examine en profondeur les abus et l'intolérance auxquels sont confrontés les LGBTQI dans sept pays", Hammond réalise soixante-cinq portraits à l'aide d'un appareil photo à développement instantané Polaroid moyen format.

En 2015, il a été nommé par le Foreign Policy comme l'un des "100 principaux penseurs mondiaux" et a remporté à six reprises le Pictures of the Year International Awards et le prix Amnesty International pour le journalisme des droits de l'homme.

Son travail est publié par de nombreux journaux et magazines internationaux, notamment dans National Geographic, Time, The Sunday Times Magazine, The New York Times, The New Yorker et Polka Magazine.

Famille dans une décharge à Bulawayo, après leur expulsion

Tirage pigmentaire sur aluminium
100 x 150 cm

1800 €

Habitation de Lucy, 22 ans, qui s'occupe de son grand père, sa fille, son neuveu orphelin et son frère handicapé

Tirage pigmentaire sur aluminium
100 x 150 cm

1800 €

La mine abandonnée de Shabane Asbestos

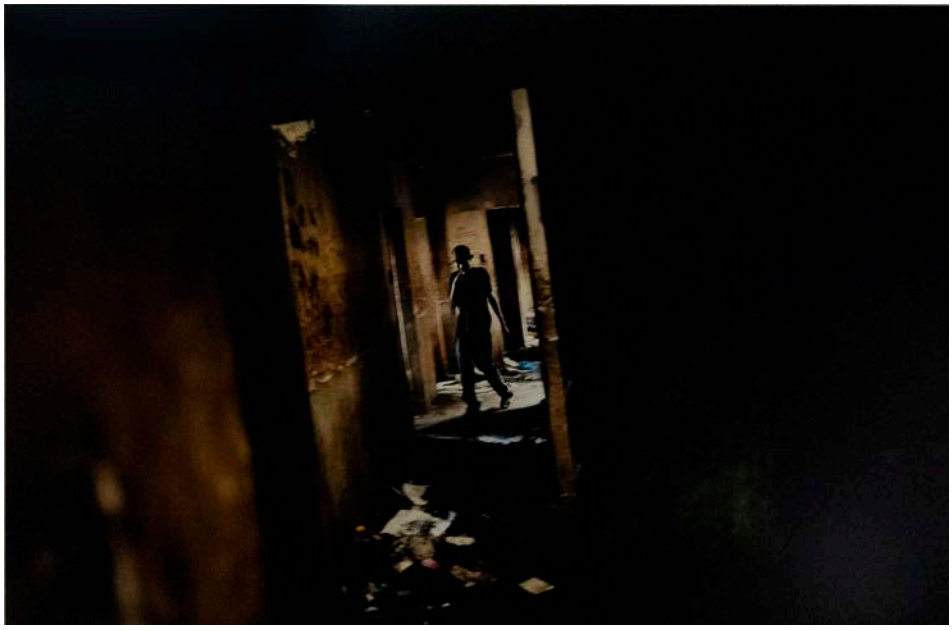
Tirage pigmentaire sur aluminium
50 x 75 cm

700 €

Rares effets personnels des familles ouvrières agricoles noirs à l'extérieur d'Harare

Tirage pigmentaire sur aluminium
50 x 75 cm

700 €



Enfant de la rue fumant de la marijuana

Tirage pigmentaire sur aluminium
50 x 75 cm

700 €

SUZANNE PORTER

Suzanne Porter est une photojournaliste anglaise, spécialisée dans l'humanitaire. Après avoir obtenu son diplôme en études sociales à l'école polytechnique de Manchester, Suzanne prend la route, voyageant sur des rivages lointains, jusqu'à ce qu'un accident de bateau lui fracasse la colonne vertébrale et que les médecins craignent qu'elle ne remarche jamais. C'est pendant sa rééducation qu'elle prend un appareil photo pour la première fois et s'inscrit à un cours de photographie. Troublée par des douleurs chroniques, elle fuit les hivers anglais froids et humides pour se diriger vers le soleil africain, armée d'un Canon EOS 5 et d'un énorme sac de pellicules. L'une de ses premières ventes a été faite à la célèbre actrice du film Titanic, Kate Winslet, qui a acheté deux photos prises sur une plage d'Afrique du Sud. Les images qu'elle prend lors d'un séjour dans une ferme de tabac au Zimbabwe, durant les invasions des terres de fermiers blancs, ont constitués sa première exposition au Haut Commissariat du Zimbabwe à Londres. Considérée comme une "étoile filante" par le British Journal of Photography, en 2000, elle obtient sa première mission au Lesotho pour CARE International.

Depuis, elle a parcouru le monde au contact de populations dans le besoin et consacré son talent à sensibiliser par l'image le grand public aux changements sociétaux nécessaires et à venir. Elle a notamment travaillé pour des organisations humanitaires internationales telles que WaterAid et Médecins sans Frontières et a illustré la couverture de journaux internationaux, de guides et de magazines de voyage tels que The Independent et Condé Nast Traveller.

Tobacco on Head

Tirage argentique sur aluminium
60 x 40 cm

850 €

Tobacco on Head II

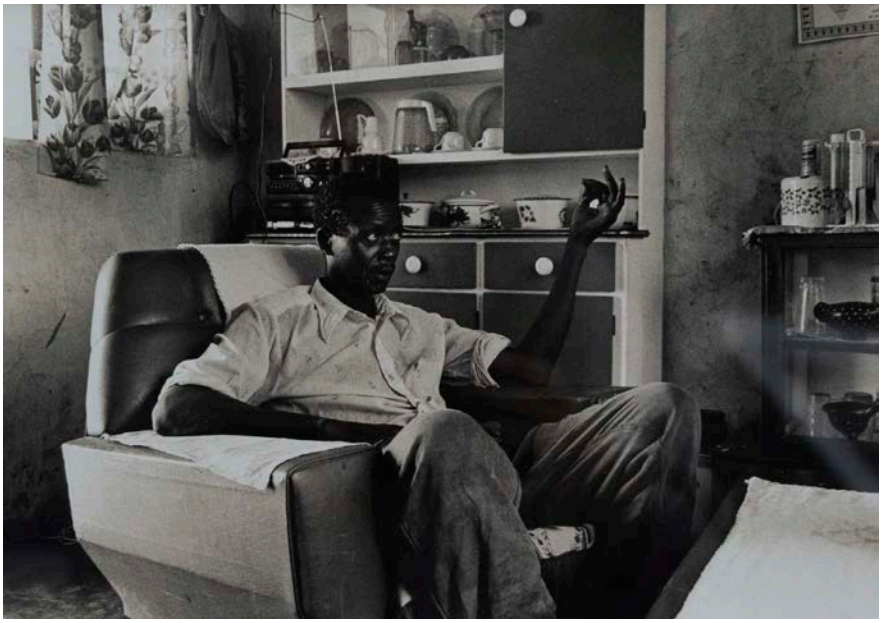
Tirage argentique
50 x 40 cm

650 €

Zimbabwe Kids

Tirage argentique
30 x 40 cm

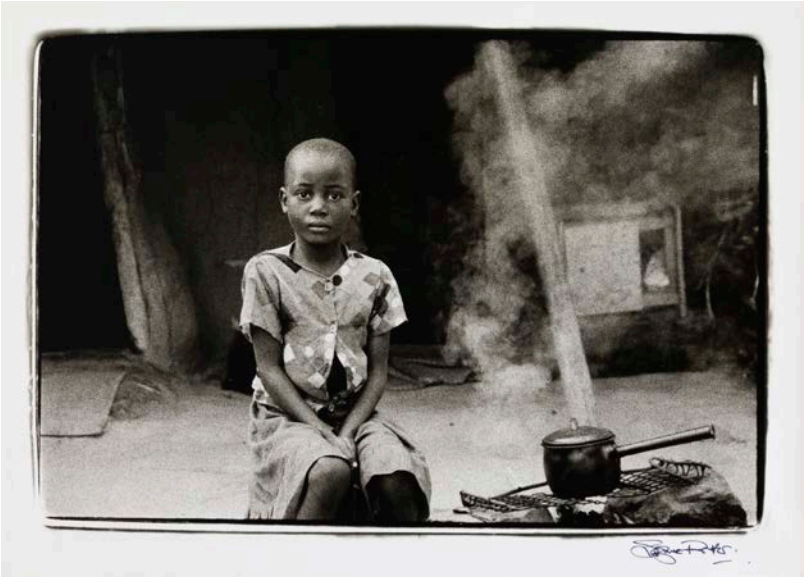
575 €



Farmer at home

Tirage argentique
30 x 40 cm

575 €



Orphan

Tirage argentique
30 x 40 cm

575 €

Family I, near Harare, Zimbabwe

Tirage argentique
30 x 40 cm

575 €

Family II, near Harare, Zimbabwe

Tirage argentique
30 x 40 cm

575 €

DAVINA JOGI

Née en 1986 à Harare. Vit et travaille entre le Zimbabwe et l'Australie. Diplômée de l'Université de Cape Town en photojournalisme et photographie documentaire, Davina Jogi a travaillé pour des médias internationaux comme The Times et des associations non gouvernementales.

Aujourd'hui, ses images qui reflètent sa vie quotidienne pointent parallèlement des problèmes de société qui sont généralement tus par les médias.

Fondatrice et directrice de l'Association des femmes photographes du Zimbabwe (AFPZ), elle s'efforce d'élever le professionnalisme des femmes photographes zimbabwéennes à travers des workshops, rencontres et promeut leur travail dans le monde entier.

That thing in my way

Tirage pigmentaire
40 x 60 cm

600 €

Back to the Township

Tirage pigmentaire
40 x 60 cm

600 €

LUCY BRODERICK

Lucy Broderick a une prédilection pour les scènes d'extérieures en pleine nature. La plupart de ses photographies sont des portraits de paysans au travail.

Elle est membre de L'Association des femmes photographes du Zimbabwe (AFPZ). Crée en 2013, c'est une organisation à but non lucratif qui s'efforce d'élever le professionalisme des artistes qu'elle soutient à travers workshops, rencontres et promotion de leur travail dans le monde. L'AFPZ croit qu'en tant que femmes, elles ont différentes histoires à raconter et que cette perspective manque aujourd'hui. Leur but est d'utiliser la photographie documentaire en tant qu'alternative à la vision masculino-centrée des médias et de développer la culture visuelle au Zimbabwe.

Tobacco Farmer

Tirage unique signé au dos
40 x 60 cm

550 €

JAN STEGEMAN

Photographe Néerlandais ayant vécu au Zimbabwe dans les années 1980.

Zimbabwe années 80 - 1

Tirage argentique
20,5 x 30 cm

300 €

Zimbabwe années 80 - 2

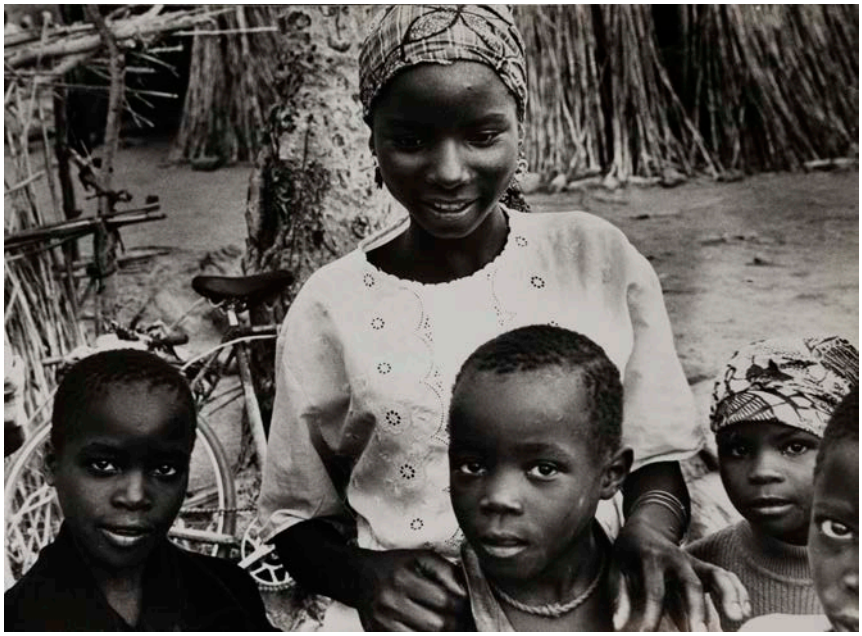
Tirage argentique
17,5 x 24 cm

160 €

Zimbabwe années 80 - 3

Tirage argentique
17,5 x 24 cm

160 €



Zimbabwe années 80 - 4

Tirage argentique
17,5 x 24 cm

160 €

Zimbabwe années 80 - 5

Tirage argentique
17,5 x 24 cm

160 €

DUNCAN WYLIE

Né à Harare (Zimbabwe) en 1975, diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2000, Duncan Wylie développe une recherche picturale autour du thème de l'architecture, et plus récemment des ruines.

L'artiste donne à voir un univers en cours de destruction, un monde dévasté, vide de présence humaine. Ses images rappellent les innombrables scènes de destruction qui marquent régulièrement l'actualité et renvoient plus spécifiquement à la ruine économique du Zimbabwe. Duncan Wylie investit ses images d'une puissante énergie. L'artiste exalte avant tout les vertus de la peinture. Il cherche à opposer les forces constructives de l'art aux destructions de toutes sortes et au chao. Toutes les possibilités de la peinture sont exploitées, d'une gamme chromatique tonitruante aux effets de brosses les plus virtuoses. L'indécision entre figuration et abstraction est au cœur de sa démarche artistique.

Untitled (Heros - Anti-heros series)

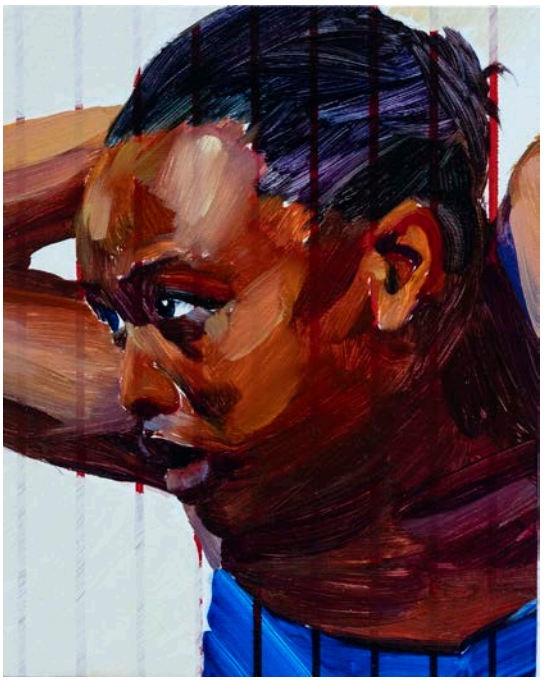
Huile et alkyd sur toile
27 x 22 cm

2700 €

Untitled (Heros - Anti-heros series)

Huile et alkyd sur toile
27 x 22 cm

2700 €



Untitled (Heros - Anti-heros series)

Huile et alkyd sur toile
27 x 22 cm

2700 €

The Sapeur and the Tsunami

Gravure signée, épreuve d'artiste #2
40 x 57 cm

500 €

Sinking

Gravure signée, 3/10
40 x 57 cm

500 €

Orders

Gravure signée, 4/10
40 x 44 cm

350 €

Red Carpet (Fall from Grace)

Gravure signée, 4/10
40 x 44 cm

350 €

RASHID JOGEE

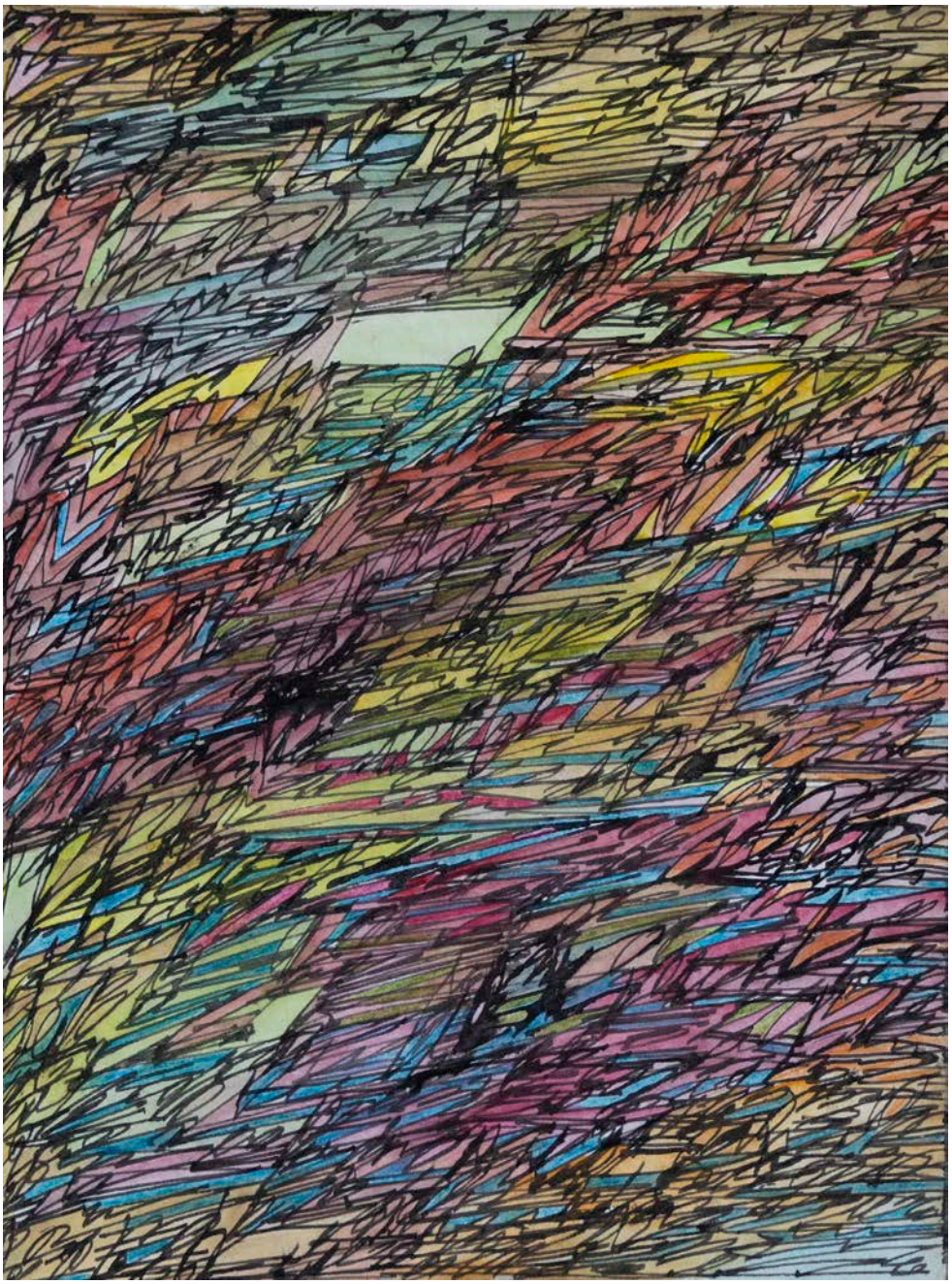
(1951–2021)

À dix-neuf ans, Jogee commence à peindre et étudie ensuite les arts appliqués et le design au Polytechnic College de Bulawayo. En 1971, il commence à enseigner au Mzilikazi Arts and Craft Centre. Pendant la deuxième guerre de libération, qui a conduit à l'indépendance, Jogee a été enrôlé et a servi comme infirmier dans les Forces de défense rhodésiennes (RDF).

Décrivant cette période de sa vie comme émotionnellement destructrice, les peintures abstraites de Jogee s'inscrivent dans un courant de peinture méditatif auquel il a été initié par Marshall Baron et Steven Williams, à savoir l'"action painting" – la capacité d'épuiser le corps (hatha) et l'esprit (raja) afin de parvenir à un équilibre subconscient entre les deux.

Jogee considère l'art comme un travail, citant les paroles de Bouddha sur son lit de mort : "Travaillez diligemment pour votre propre salut." Pour Jogee, l'art apporte des solutions aux problèmes sociaux et illustre l'interdépendance des peuples africains pour leur survie. Il est un fervent adepte de la philosophie Ubuntu, qui dit qu'"une personne existe grâce aux autres".

Jogee a participé à plus de quarante-huit expositions au Zimbabwe, ainsi qu'en Afrique du Sud, au Botswana, au Mozambique, en Angleterre, aux États-Unis, au Danemark et en Suède. En 2013, il a représenté le Zimbabwe à la Biennale de Venise et, au milieu des années 1990, l'ancien président du Zimbabwe, M. R.G. Mugabe, lui a décerné le Prix du président pour sa contribution et son dévouement exceptionnel au développement des arts visuels au Zimbabwe.



The Blast - 1

Encre sur papier
30 x 24 cm

550 €

The Blast - 2

Encre sur papier
32 x 45,5 cm

600 €

The Blast - 3

Encre sur papier
32 x 45,5 cm

600 €

Rashid Jogee : Éclats de vie : deux histoires d'autobus.

Rashid n'attendra plus les visiteurs, assis sur le perron de sa petite maison du 144 Fort Street à Bulawayo.
Rashid Jogee a tiré sa dernière bouffée de cigarette.
Sa peinture était une constante explosion, un combat ininterrompu.

Rashid, l'insoumis, Rashid, l'inclassable.

Rashid était sans doute un "original" comme on dit parfois, dans un euphémisme paternaliste.
Il m'avait décrit précisément et avec minutie le jour où il avait perdu la raison.

Rashid avait fait des études de médecine à Bulawayo (alors en Rhodésie).
Fierté de sa famille, il était issu de petits commerçants indiens installés dans ce pays africain.
Durant la guerre d'indépendance (qui fit rage de 1971 à 1980), l'armée rhodésienne intégrait de force les métis et les "indiens" dans ses rangs : diviser pour mieux régner. Plus tard, ils seraient haïs des Noirs.

Rashid est ainsi contraint, en tant que tout jeune médecin, d'intégrer l'infirmerie de l'armée rhodésienne. Un jour, on l'amène près d'un grand hangar, au milieu de nulle part. Avant d'en ouvrir la porte, l'officier blanc lui dit : "un bus de civils, chargé d'une cinquantaine de passagers de tous âges, a sauté sur une mine. Faites ce que vous pouvez pour les raccommoder." À l'intérieur, des dizaines de personnes, aux membres arrachés, hurlent de souffrance.

Oui, mon ami Rashid Jogee est devenu "fou" ce jour là.
Rashid, depuis, se recomposait chaque jour grâce à la peinture, au dessin, à la musique, au chant, à l'amitié, à la danse, à la religion, à l'herbe, au tabac, à la bière, aux amis aussi, à la vie.

Rashid était une victime directe du régime d'apartheid rhodésien.
Il se considérait comme "africain" et avait fait sécession avec la plupart de sa famille, des commerçants indiens étroits d'esprit.

Rashid était un artiste par nécessité.

Il avait un jour entendu un morceau de Jimi Hendrix, et l'avait et traduit en couleurs, en peinture.

Rashid était un "expressioniste abstrait".
Rashid était un peintre zimbabwéen.
Rashid était un libre penseur.

Je le croisais parfois, à Harare, l'accompagnais à des concerts ou à des soirées ("j'y vais, mais je ne sais pas où c'est", disait-il)

Rashid était venu en résidence un mois dans ma galerie à Harare.

Il avait peint une grande toile, qu'il recommençait chaque jour.
Quand je lui demandais pourquoi il "ne s'arrêtait pas là", il me répondait : "Là, j'en suis en 1988, il me reste encore à passer par toutes les autres phases, les années, par mes styles successifs, avant d'en arriver à aujourd'hui." Avant d'arriver à lui-même, à se rassembler, se raccommoder, se réunir, se restituer, pièce par pièce, tel un puzzle.

Tel était Rashid, et telles étaient ses oeuvres

Rashid roulait ses cigarettes avec du papier journal.
Il raccommodait le même vieux blouson en cuir depuis 30 ou 40 ans.
Rashid chantait "Frère Jacques" en français.
Rashid parlait shona et ndébélé
Rashid a fièrement représenté le Zimbabwe à la Biennale de Venise.
Rashid bénéficia d'une invitation à la Mecque, rendant sa famille jalouse. Il en revint, et fit un portrait du Christ.
Provocation? Passion.
La passion de Rashid.

En 1994, il remporte le grand prix de la National Gallery.
Il prend alors Mugabe dans ses bras, et le serre si fort, le secoue de joie, devant ses gardes de corps affolés, qui manquent de le descendre, la main sur la gâchette.
"Mon oncle était chauffeur du bus scolaire de Mugabe, lorsque ce dernier était petit."
Oui, une autre histoire de bus.

C'était Rashid
Et c'était mon ami.

- Olivier Sultan -

BERRY BICKLE

Berry Bickle née en 1959 à Bulawayo en Rhodésie du Sud (actuel Zimbabwe), est une artiste plasticienne zimbabwéenne établie à Maputo (Mozambique), qui partage son temps entre les deux pays.

Ses installations font appel à des techniques mixtes : peinture, photographie, vidéo, cartes anciennes, objets recyclés. Le texte est très présent dans une œuvre qui “repousse toujours plus loin les frontières, les genres, les époques”.

Intéressée par la peinture et la céramique, Berry Bickle a étudié l’art, d’abord à l’Institut de technologie de Durban, puis à l’université de Rhodes à Grahamstown, en Afrique du Sud, avant de commencer à réaliser des installations.

Son travail utilise la théorie postcoloniale pour explorer l’histoire du Zimbabwe, dans la lignée des recherches postcoloniales développées principalement dans les pays anglo-saxons depuis les années 1990.

L’artiste – une femme blanche dans une région africaine où les relations entre Noirs et Blancs sont alimentées par la violence – puise dans le passé pour éclairer le présent. Les lettres des navigateurs portugais échoués sur les côtes africaines aux XVe et XVIe siècles constituent un matériau important dans son travail. Elle transcrit le contenu de ces carnets de voyage et le disperse sur différents supports récurrents dans sa pratique : cartes, vieux parchemins et objets trouvés avec lesquels elle réalise des collages. Sensible au recyclage des objets et aux liens entre histoire et mémoire, comme l’indique le titre de son exposition Rewrites (Maputo, 2001), elle explore la culture d’un pays au carrefour de l’Afrique, de l’Europe et de l’Inde, et utilise souvent la terre comme symbole et comme témoignage des sécheresses, des guerres et des exodes.

Insomnia I

Mix media sur papier coton 300g
96 x 62 cm

3000 €

Insomnia II

Mix media sur papier coton 300g
96 x 62 cm

3000 €

Berry Bickle ne dort pas

Espère-t-elle seulement pouvoir dormir?

L'insomnie l'attend, large comme la savane du Zimbabwe
Et ses bâillements, larges comme les rochers des Matopos

Berry ne dort pas.

Que faire quand elle se réveille la nuit?
Rêver? Écrire? Dessiner? Penser?

Elle a échoué sur les rivages de l'insomnie

Comme les navigateurs portugais au Mozambique
Comme ses ancêtres en Rhodésie du Sud
Comme les Zoulous au Matabéléland
Comme les Shona à Harare, la ville où ne dort jamais

Elle est sensible, à l'écoute, dans l'absence de sommeil
La fumée de sa cigarette danse avec ses pensées et ses souvenirs

Elle accuse, elle s'accuse, elle tourne et retourne
Elle fixe l'étendue sèche et jaune du Velt, là, sous la pleine lune, comme s'il était tout l'univers

Dehors, règne un silence écrasant
Un grand silence qui fut souvent épouvantable, au fil de cette Histoire si tourmentée

Berry tisse, peint, coud, recoud, retisse le passé, brode et répare, reprise son identité, répare sans cesse la leur, la nôtre
Et la vérité toute entière, et la vie toute entière, défilent sous ses yeux

Elle a sommeil, mais elle ne dort pas

Un si grand sommeil sous son crâne, sur ses yeux, dans son âme
Un si grand sommeil partout, sauf dans ce refus de dormir
Sa fatigue gagne jusqu'au lit, jusqu'à la ferme, jusqu'aux herbes, aux chiens, aux chevaux, aux impalas, aux balancing rocks

Quelle heure est-il? Elle ne sait pas.
Elle n'a pas besoin de regarder sa montre

Ses souvenirs l'envahissent

La nuit, ses amis disparus lui rendent visite :
Rashid Jogee, l'écorché vif,
Zephania Tshuma, le conteur sur bois,
Yvonne Vera et ses vierges de pierre,

Aura-t-elle la force de leur parler?

Oui, demain.

L'aube tarde pourtant à venir
Le soleil se lève tôt à Bulawayo
Il lui apporte la joie d'une espérance inattendue

Ses oeuvres prennent forme toujours le lendemain

Dehors, tout est si calme
Ses chiens aboient doucement
Ses draps sont silencieux

Demain, elle brodera ses draps aux couleurs de l'insomnie

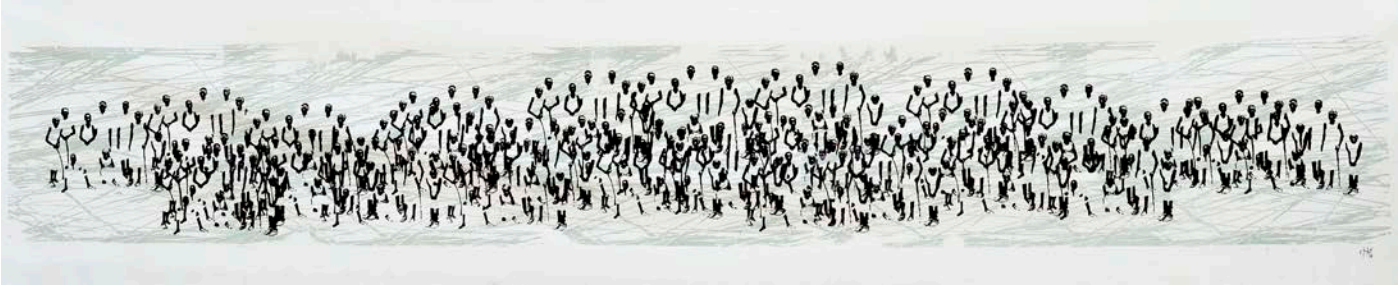
- Olivier Sultan -

CHIKO CHAZUNGUZA

Chikonzero (Chiko) Chazunguza est un artiste visuel et un provocateur dont les œuvres d'art multidisciplinaires soulèvent des questions sur la condition postcoloniale et sur le rôle et la nature instables de l'art dans son contexte postcolonial.

Parmi ses œuvres les plus convaincantes, on trouve celles qui redonnent au spectateur le sens de l'ordre rituel et des mystères les plus profonds de la vie, tout en proposant une analyse sociale et politique incisive, mais subtile. Chiko cherche délibérément à renouer avec les modes locaux de fabrication et de visualité, en explorant leurs zones de chevauchement esthétique avec les traditions occidentales afin de produire de nouvelles formes visuelles et de nouveaux types d'expériences visuelles.

Dans ses peintures, ses gravures et ses installations, il est connu pour expérimenter une variété de matériaux, y compris des objets de la vie quotidienne africaine, remettant en question les conditions coloniales subtiles en Afrique sur la distribution des terres, l'insécurité alimentaire, la dégradation de la spiritualité indigène, de l'ordre traditionnel et des rituels.



Seuswa

Acrylic sur toile
75 cm x 3,5 m

3500 €

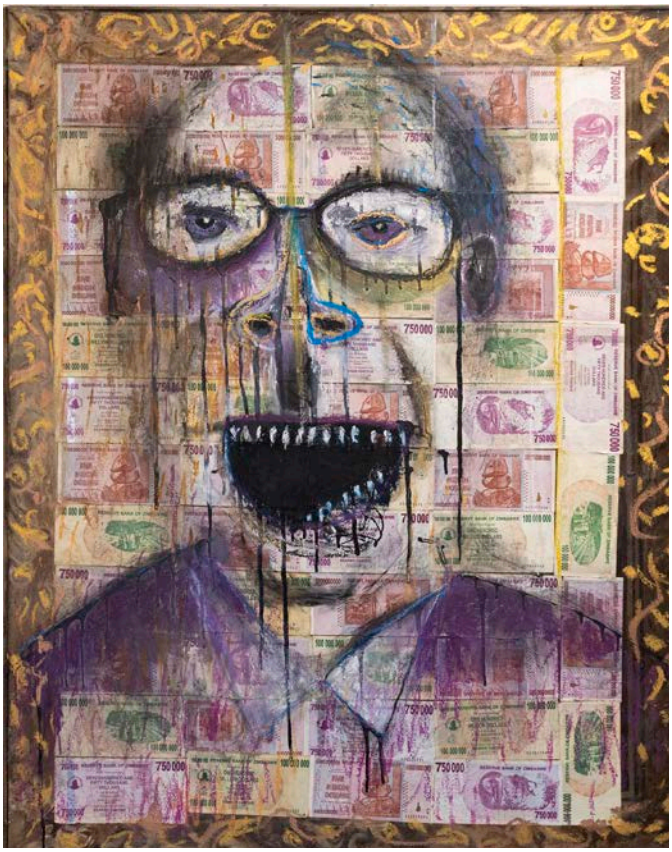
OLIVIER SULTAN

Directeur et fondateur du Musée des Arts Derniers, puis de la Galerie Art-Z à Paris, Olivier Sultan a passé quinze années en Afrique où, après avoir dirigé le Centre culturel français d'Harare (Zimbabwe), il a ouvert une galerie d'art. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'art contemporain d'Afrique. Sculpteur et peintre, il est également commissaire d'expositions.

Tribute to Bob I

Acrylic et billets de banque sur toile
118 x 83 cm

1500 €



Tribute to Bob II

Acrylic et billets de banque sur toile
101 x 82 cm

1500 €

COLLEEN MADAMOMBE

(1964–2009)

Colleen Madamombe est une femme sculpteur zimbabwéenne. Elle est, avec Agnes Nyanhongo, l'une des rares de renommée internationale et compte parmi les personnalités les plus respectées parmi les artistes de la pierre de la "deuxième" génération.

Elle entre à l'école de sculpture British American Tobacco (B.A.T) et la quitte au bout d'un an pour épouser le sculpteur Fabian Madamombe. Après avoir eu sept enfants, elle divorce et commence sa carrière d'artiste en 1991.

Sa notoriété est rapide, elle participe à des expositions internationales, entre dans plusieurs galeries dans le monde entier et est considérée comme l'artiste la plus représentative du courant sculptural sur pierre serpentine du Zimbabwe.

Elle travaille la serpentine "springstone" qui est la plus dure, noire veinée de brun. Sa lutte contre la matière brute de la roche est la métaphore de la lutte qu'elle mène dans sa vie pour l'émancipation des femmes en Afrique.

Son thème favori est les "big-mamas", femmes aux formes pleines, seules ou en groupe, accompagnées ou non d'enfants.

Mother and Child

Serpentine
55 x 25 cm

4200 €

Proud Woman

Serpentine
62 x 43 cm

5800 €

LAZARUS TAKAWIRA

(1952–2021)

Lazarus Takawira, né en 1952 à Nyanga, Zimbabwe, est le plus jeune de trois frères sculpteurs. Sculptant la dure pierre serpentine, il laisse émerger des figures de femmes au visage mystérieux, qui rappellent parfois l'oeuvre de Modigliani.

Les œuvres de Lazarus figurent dans les collections permanentes de la Galerie nationale du Zimbabwe, ainsi que dans diverses collections publiques, dont le Musée Rodin à Paris, la Banque mondiale à New York, le Musée de Tervuren en Belgique.

Water Spirit

Serpentine
40 x 16 cm

550 €

My new hairstyle

Serpentine
70 x 30 cm

2000 €

Shona Princess

Serpentine
133 x 40 cm

3000 €

Shona Queen

Serpentine
120 x 40 cm

5500 €

Adviser

Serpentine
27 x 20 cm

1200 €

Lepidolite

Lepidolite
25 x 18 cm

900 €

Pointed Head

Serpentine
42 x 12 cm

650 €

WITNESS BONJISI

Second d'une famille de sept enfants, il a été très inspiré par son frère Lameck, également sculpteur, et par le grand Nicholas Mukonberanwa.

Son travail de la pierre est guidé par les veines présentes dans le bloc, il taille en angle droit tout en travaillant finement le polie. Il joue souvent sur une dissymétrie subtile qui apporte de la force et de l'originalité à son travail.

Il réalise des workshops en Suisse et aux États-Unis. Ses oeuvres sont vendues dans plusieurs galeries à travers le monde.

Long face

Serpentine
170 x 15 cm

3000 €

Inspector

Serpentine
174 x 25 cm

2200 €

Woman in the wind

Serpentine
105 x 72 cm

3000 €

My Wife

Serpentine
80 x 25 cm

3000 €

BRIGHTON SANGO

(1958–1995)

Brighton Sango a été le chef de file de sa génération de sculpteurs zimbabwéens et a exercé une influence considérable sur le développement du mouvement artistique shona.

Il est né en 1958 à Guruve, dans le nord-est du Zimbabwe. Issu d'une famille nombreuse et pauvre, son éducation formelle n'a duré que deux ans. Il a commencé à sculpter au contact de la communauté de sculpteurs de Tengenenge, située à proximité, et a appris les techniques de base auprès de Bernard Matemera, mais il n'est resté que quelques mois, car il ressentait fortement le besoin de travailler seul et de développer son propre style.

Au moment de l'indépendance, en 1980, Brighton Sango s'installe à Harare, qui est alors le point de convergence des artistes zimbabwéens les plus respectés. Il a eu du mal à s'adapter à l'environnement urbain et, en 1990, il est retourné dans la brousse (sango).

Sango semble avoir été le plus introspectif de tous les sculpteurs zimbabwéens : son inspiration est venue de l'intérieur plutôt que de la culture et de la tradition shona. Ses formes abstraites remettent en question ce que nous considérons comme de l'art africain, et les observateurs occidentaux ont supposé une influence "cubiste" occidentale. Il va sans dire que ses idées étaient tout à fait personnelles et que la sculpture shona n'a plus jamais été la même depuis.

En 1995, Brighton s'est suicidé, submergé par les sentiments personnels intenses qui animaient sa créativité. Ce fut une perte tragique pour le mouvement artistique shona qui vit disparaitre son étoile la plus brillante.

Lovers

Serpentine
48 x 38 cm

900 €

LA SCULPTURE CONTEMPORAINE AU ZIMBABWE

Le Zimbabwe était connu dès le XIIIe siècle pour sa cité-forteresse de pierre, siège de l'empire du Monomotapa, qui s'étendait également en partie sur le Mozambique et l'Afrique du Sud. Cet édifice en pierres granitiques sans ciment est le plus spectaculaire du continent après les pyramides.

Le royaume du Monomotapa atteint son apogée autour des années 1440 grâce au commerce de l'or. On y retrouva des oiseaux en pierre, qui devinrent l'emblème du pays, et furent emportés par Cécil Rhodes lors de sa conquête de ce qui s'appellera la Rhodésie. Depuis plusieurs siècles, les pierres se taisaient. Elles étaient à l'écoute. De vastes gisements de serpentine sommeillaient ainsi dans le nord du pays le long de la "grande faille" géologique (Great Dyke).

Les pierres, depuis sept siècles, écoutaient... Elles écoutaient la musique des premières pluies, la berceuse des jeunes mères, le vent dans les branches d'eucalyptus, le claquement des mains des voisins qui se saluent "¡'ai bien dormi si tu as bien dormi", l'écho de l'orage et le rugissement des lions. Lors des différentes guerres, elles avaient fait une place aux morts, venus rejoindre leurs ancêtres. Ceux de la guerre des Nébélé de Mzilikadzi et Shaka Zoulou contre les Shona, puis de Lobengula contre le colon Cécil Rhodes. Enfin, les nombreux morts de la guerre d'indépendance, qui dura de 1963 à 1979, furent enterrés dans le sol du Zimbabwe.

Patientes, les pierres serpentine avaient écouté les légendes de la conteuse Amai Takawira, la mère des trois futurs grands sculpteurs John, Bernard et Lazarus Takawira. Le peuple shona a depuis toujours un rapport privilégié à la pierre. Elle est vivante, et contient, comme la terre, les esprits et l'âme des ancêtres.

Au XIXe siècle, les colons anglais ont délogé les Africains des terres fertiles, mais également de ce sol, de cette terre, lien essentiel avec les esprits. Déplacés dans des "réserves" (zones rurales peu fertiles), les Africains virent leur culture et leurs traditions dénigrées. Au milieu du XXe siècle, un Anglais, Frank McEwen, vint contribuer à renouer avec l'esprit des pierres à travers la création artistique.

Frank McEwen

Né en 1907, dans le Devon, ce Britannique est élevé dans une famille d'amateurs d'art avant-gardistes. Son père collectionne les statues africaines du Ghana et du Nigéria, et sa mère, née en France, les tableaux impressionnistes. À 18 ans, McEwen décide de partir en France, fait le tour des musées, puis parcourt l'Europe, exerçant divers métiers. À Paris, il suit les cours de Focillon, redécouvre l'art dit "primitif", et, très vite, se lie d'amitié avec les artistes de l'École de Paris : Matisse, Picasso, Léger, Giacometti... Passionné par les méthodes d'enseignement artistique de Gustave Moreau (qui incitait ses élèves, dont Matisse, à chercher leur propre style en eux-mêmes et hors des écoles), McEwen crée à Toulon un atelier où il expérimente avec succès ses vues sur le retour aux "sources vitales".

Pendant la guerre, il est agent de renseignement pour les forces alliées en Afrique du Nord.

Nommé conseiller artistique au British Council à Paris à la Libération, il fait connaître Henry Moore en France, et organise en 1945 la première exposition Picasso-Matisse à Londres, puis une série d'expositions d'artistes français (Braque, Bonnard, Léger, Dufy).

McEwen est également adepte du psychologue Carl G. Jung, et nourrit une nostalgie évidente à l'égard des sociétés dites "primitives" et de leur prétendue "spontanéité".

En 1952, il écrit, dans l'introduction du catalogue de l'exposition "Peintres de l'École de Paris" (organisée à Londres) :

"Si quelque nouvelle forme d'art, pleine de force et de vitalité devait apparaitre ou était déjà née quelque part dans le monde, les esthètes professionnels et les critiques décadents seraient les derniers à en prendre conscience [...] Une telle manifestation originale de la créativité permanente des artistes naîtra de leur confrontation à un nouvel environnement, à des stimulations nouvelles."

Cette profession de foi est une anticipation de sa propre expérience au Zimbabwe...

La National Gallery de Salisbury

En 1952, le gouvernement britannique réunit des experts pour travailler à la conception d'un musée d'art moderne en Rhodésie. Frank McEwen travaille aux plans de ce bâtiment, consulte Le Corbusier, et contribue ainsi à la naissance, en 1955, de la National Gallery de Salisbury, saluée unanimement comme l'un des plus beaux édifices modernes à usage de musée. Ce musée est destiné par les autorités rhodésiennes à l'exposition d'artistes blancs et occidentaux, à l'exclusion de l'art africain.

Financé en grande partie par le milliardaire Sir Stephen Courtauld, le musée dispose d'un fonds initial assez consistant, permettant à McEwen d'acquérir une collection de chef-d'oeuvres de Rodin, Henry Moore, Reynolds, Gainsborough, Morillo, Goya et même Rembrandt.

À son arrivée, après une année de navigation sur son voilier entre Paris et Le Cap, McEwen constate :

"En Rhodésie du Sud, les Blancs comme les Noirs ont pratiquement oublié la tradition culturelle des hommes de leur race. Les Européens, installés dans le pays depuis cinquante ou soixante ans, sont, pour la plupart, des agriculteurs et des commerçants qui n'ont apporté avec eux aucune oeuvre d'art, ancienne ou moderne. Les populations africaines, pour autant qu'on le sache, n'ont jamais pratiqué les arts plastiques, mais elles possèdent une musique et des danses traditionnelles admirables."

Confronté à l'absence de toute collection d'artistes Africains, McEwen déclare :

"Il ne reste qu'à faire de l'art, l'idée de Gustave Moreau était qu'on peut faire de l'art avec n'importe qui."

Une école clandestine

Avant même l'inauguration du musée, McEwen se met à l'écoute de la culture shona, discute avec les Africains, voyage dans le pays, apprend ses mythes. C'est le début d'un travail de longue haleine, qui, au terme de quinze années d'attention continue, verra McEwen circuler dans le pays shona et être "adopté" par ses habitants, à l'instar de ses amis Suzanne Wenger et Uli Beier au Nigéria.

Après l'inauguration du musée en 1956, McEwen remplace les policiers, désignés d'office comme gardiens, par des musiciens, peintres ou conteurs shona, et crée pour eux, avec ses fonds personnels, un atelier d'initiation à la peinture. Cette "école expérimentale", clandestine durant plus d'un an, est soumise aux attaques répétées du "Rhodésia Herald". Durant dix-sept ans, McEwen et son atelier ne pourront exister (dans un régime de quasi-apartheid) que grâce au soutien actif de personnalités éminentes du monde de l'art et amis de longue date : Tristan Tsara, Michel Leiris, Daniel-Henry Kahnweiler, William Fagg, Roland Penrose, ...

Émergence d'un mouvement artistique

Après quelques années, les premiers artistes africains sont encouragés par McEwen à travailler la pierre, utilisant des outils mis à leur disposition. Il obtient pour eux des "laisser-passer" exceptionnels pour qu'ils puissent circuler librement dans le pays. McEwen insiste fortement sur la nécessité de puiser aux sources de la mythologie shona. C'est ainsi qu'en l'absence de toute tradition plastique va émerger en Rhodésie un mouvement artistique que McEwen qualifiera le premier de "sculpture shona".

Parallèlement aux ateliers, et dès ses débuts, la National Gallery accueille des expositions d'envergure : "De Rembrandt à Picasso", puis, en 1962, le "Premier Congrès International de la culture Africaine", sorte d'avant-première du Festival des arts nègres, organisé par Senghor à Dakar quatre années plus tard (1966).

S'il est difficile de déterminer l'impact de ces événements sur les premiers sculpteurs, il est certain que McEwen les a encouragés à produire des formes "susceptibles de plaire à leurs ancêtres, ou aux esprits".

Le travail de la pierre

Dans un premier temps, le sculpteur choisit son matériau de prédilection (la "springstone", une variété de serpentine, noire et très dure pour John Takawira, par exemple). Il va travailler les blocs dont la forme, a priori, lui "parle".

Avec l'évolution du mouvement, les blocs de pierre sont transportés chez les sculpteurs, qui travaillent désormais en plein air, en dialogue permanent avec le matériau. Ils attaquent la roche directement, sans étude préalable, et, s'ils dessinent, c'est sur la pierre elle-même. La forme peu à peu "se libère".

Souvent, les traces d'outils sont laissées apparentes, témoignages de cette lutte contre la dure serpentine. La pierre est polie (limée et passée au papier de verre), brûlée, puis enduite de cire incolore, qui fixe sa couleur.

Chaque artiste lui donne une texture différente : à la fois brute et polie chez John et Lazarus Takawira, surface lisse des visages aux traits minimalistes chez Henry Munyaradzi, douceur des formes rondes chez Fanizani Akuda, pierre brute des femmes en robes et cheveux chez Colleen Madamombe. Chaque artiste travaille à sa manière le poli ou le brut. Au premier regard, on reconnaît le style de chacun à la texture qu'il donne à la pierre.

Le travail artisanal, sans outil électrique, permet un dialogue avec les couches successives de la serpentine, qui se dévoilent dans l'avancée du travail du sculpteur. Ce processus se double de la certitude que la pierre est un matériau noble, exigeant, qui, par sa dureté, semble faire écho à la mission dont le sculpteur est secrètement investi : retrouver, par la création, les valeurs du peuple shona, qui, une fois incarnées dans la dureté du matériau (ou dans la pierre) se transmettent aux générations futures.

La première génération de ce mouvement unique, dont les représentants les plus célèbres sont John Takawira, Nicholas Mukomberanwa, Henry Munyaradzi, Fanizani Akuda et Bernard Matemera a ainsi initié ce mouvement à la fin des années 1950.

Dans les années 1980 et 1990, les élèves des premiers sculpteurs donnent eux aussi naissance à des styles très originaux. Tapfuma Gutsa, Colleen Madamombe, Zachariah Njobo, Lameck et Witness Bonjisi, Norbert Shamuyarira, Brighton Sango et bien d'autres viennent à leur tour enrichir ce mouvement. Ces jeunes artistes ont surmonté plusieurs décennies du règne sans partage et despotique de Robert Mugabe. Leurs oeuvres s'affirment, belles et dignes, faisant écho à celles des premiers sculpteurs, qui avaient dû défendre la culture shona contre les ravages d'un régime colonial de quasi-apartheid.

ANDERSON MUKOMBERANWA - Under the blanket

850 €

LINCOLN MUTETA - Dancer

900 €

ZACHARIAH NJOBO - Philosopher

900 €

LINCOLN MUTETA - Dancer II

550 €

ZACHARIAH NGOBO - In My Thoughts

2500 €

ANDERSON MUKOMBERANWA - Guitarist

1700 €

FANIZANI AKUDA - Mother and Child

1700 €

SAVERI CHIRWA - Washing her hair

3000 €

ZACHARIAH NJOBO - Reflections

700 €

Ce catalogue a été édité à l'occasion de l'exposition Zimbabwe Today, du 22 février au 29 mars 2024, à la Galerie Art-Z, 27 rue Keller, Paris 11e.